

# PENTAGRAMME

LECTORIUM  
ROSICRUCIANUM

1985

# PENTAGRAMME

SEPTEMBRE — 1985

## *Sommaire :*

Saevis tranquillus in undis

Anatomie, l'orgueil su scalpel

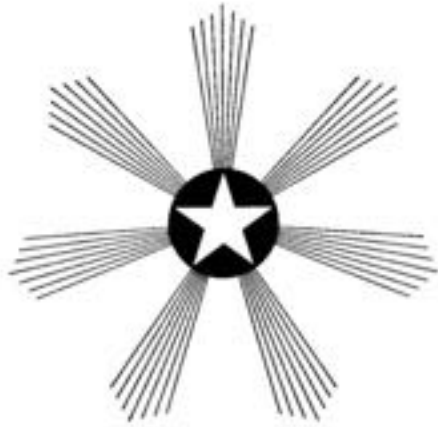
Les sept balances de la Justice

Y a-t-il encore de l'espoir ?

Réflexion

Asclépios VI

Du champ de travail



# Saevis tranquillus in undis Tranquille au milieu de l'agitation des flots

De notre temps, les hommes sont toujours plus fortement saisis par des influences cosmiques, dont le but est d'ébranler les bases ordinaires de leur vie dans leur conscience cristallisée. À ces influences s'ajoutent encore les transformations qui apparaissent dans notre champ de vie actuel, par l'accroissement de la charge radioactive de notre atmosphère, de nos aliments, de toutes les créatures et même de nos semblables ; bref, de tout notre milieu.

Or c'est dans ce champ de vie à la charge électrique accrue que se trouvent les hommes, c'est ce qui fait, en particulier, que chez la majorité la tension nerveuse augmente et qu'apparaissent des états psychiques anormaux, un déchirement intérieur, l'agressivité, l'inaptitude à vivre et la dépravation générale.

La recherche d'une issue est devenue une nécessité car de plus en plus souffrent de ces situations. C'est dans cette atmosphère survoltée qu'il faut que, nous aussi,

élèves, nous vivions et que l'École Spirituelle accomplisse son travail. La recherche générale, caractéristique de la situation actuelle, éveille aussi un intérêt accru pour nos activités et nos objectifs et c'est ainsi que s'explique l'augmentation du nombre des participants à nos conférences publiques.

Vous connaissez le but de notre travail. C'est de rendre manifeste l'homme vrai, originel, spirituel, l'homme créé par Dieu et caché dans notre microcosme. Atteindre ce but exige un revirement total et la transformation de notre personnalité terrestre. Celle-ci doit se mettre totalement au service du Christ intérieur. Comme vous le savez, nous parlons d'« endoura » pour désigner ce revirement. L'endoura demande que nous nous détournions intérieurement toujours plus de la vie de ce monde, de sorte que nous puissions toujours plus prêter l'oreille à la voix divine en nous et la suivre. Ce faisant et petit à petit un tout nouveau souffle nous animera. Dans l'École Spirituelle, les circonstances, les rapports et les liens de ce monde sont souvent très clairement expliqués, afin que les élèves acquièrent toujours davantage de compréhension et qu'ils puissent mieux percevoir à jour les problèmes qu'eux aussi rencontrent en tant qu'hommes de ce siècle, et donc les résoudre. Lorsque l'École décrit clairement aux yeux des élèves leur situation, ce n'est pas dans le but de les faire fuir hors de ce monde, mais de susciter une transformation de leur être intérieur, en sorte qu'ils puissent, sans péché, prendre part à la vie dans cette nature et parvenir à l'état d'être que recherchaient jadis ceux qui aspiraient à la Gnose et qu'ils désignaient par l'expression : « *être dans le monde mais pas de ce monde.* »

Cet état d'être est très exigeant. C'est plus qu'un comportement purement négatif, lequel s'accompagne en général de beaucoup de critiques, du rejet de tout, ainsi que de conceptions et de manifestations de vie tout à fait malsaines.

L'aspiration à la Gnose demande comme point de départ une personnalité mûrie, capable de se décider et d'agir en comprenant sa responsabilité. C'est la recherche des personnalités parvenues à la fin de leurs efforts et possibilités dialectiques, et aspirant désormais à une vie supérieure. A de tels hommes l'École de la Rose-Croix veut montrer la voie du christianisme intérieur ; elle veut les relier au champ de force centré sur Christ, afin qu'ils puissent parcourir le chemin de leur véritable destinée. Les travailleurs de l'École Spirituelle ne cherchent à persuader personne. Ils demandent que chacun de ceux qui veulent se joindre à eux prenne connaissance de l'enseignement avant d'arriver à une décision. Ils demandent en outre un comportement sérieux, dans la vie extérieure également. Nous ne sommes pas révolutionnaires sous cet aspect.

Nous voulons vivre notre vie au service du Christ intérieur et, au cours de la grande intervention christique, montrer le chemin à ceux de nos semblables qui, arrivés à la limite, recherchent le sens de la vie.

Nous ne souhaitons pas provoquer la lutte, nous ne souhaitons pas non plus déchaîner la discorde dans les familles. Nous ne demandons pas qu'un élève renie ses parents, sa famille, son entourage, mais qu'il vive en paix avec eux, pour autant que cela dépende de lui. S'il est différent et que son entourage s'en irrite, il doit apprendre à le supporter, il doit devenir si fort intérieurement qu'il puisse s'en tenir à ses convictions sans lutter et sans négliger ses devoirs. Ainsi il laisse ses semblables en paix. Paul donne à ce sujet quelques conseils décisifs quand il dit (Épître aux Romains, 12,18) : « S'il est possible, autant que cela dépende de vous, soyez en paix avec tous les hommes. »

Cela est souvent difficile, surtout au début de l'apprentissage, et c'est même impossible si l'on se trompe sur l'École et son travail. Les étrangers et parfois aussi les élèves débutants croient voir dans l'École quantité d'aspects occultes, parfois même sujets à caution. C'est une des raisons pour lesquelles notre travail est souvent mal compris, rejeté et même combattu. En tant que Rose-Croix, nous aspirons à la réalisation d'un christianisme ésotérique. Nous ne voulons pas en rester à l'aspect extérieur des choses, mais apprendre à percevoir l'intérieur, à l'accomplir, et cela dans un grand calme et une grande lucidité. Nous rejetons expressément toute magie occulte et expérimentale, bien que l'on nous en accuse volontiers. La vraie nature gnostique ne veut contraindre, dominer ou influencer personne. Au contraire, elle attend une collaboration fondée sur la compréhension et la reconnaissance. Nous ne voulons retenir personne prisonnier par un lien magique, mais seulement aider chacun là où cela est possible, et montrer le chemin d'un devenir conscient responsable.

Nos installations rituelles, aux différents degrés de l'apprentissage, n'ont pas d'effets contraignants, assujettissants mais bien secourables, libérateurs. Personne n'est dépouillé de sa liberté. Nous nous distinguons en cela des nombreux autres groupements ésotériques. Nous ne voulons faire de personne des fanatiques, ni inspirer la peur du monde. Le monde est tel qu'il est et, selon notre être-moi, nous somme un avec lui.

Nous insistons sur cela avec force, surtout auprès de nos jeunes élèves. C'est précisément le fanatisme qui, souvent, a fait du tort à notre travail et au travail gnostique de tous les temps également. Nous nous voyons ainsi contraints d'ex-

clure de notre communauté, sans acception de personne, celui qui pratique une magie occulte ou expérimentale — ce qui est souvent la conséquence du fanatisme ou d'un obombrement ; ceci dans l'intérêt de l'École et dans l'intérêt de la personne concernée elle-même.

Revenons encore une fois aux opinions en cours actuellement et autres phénomènes de ce temps. Dans notre École, nous essayons de former une communauté en Christ, orientée sur la vie supérieure, aspirant à la vie supérieure. Toutefois nous ne cherchons pas, à notre époque, de vie communautaire extérieure. Nous ne voulons pas de vie monastique. Nous ne sommes pas non plus portés à la forme actuelle de vie en communauté. Cela n'aboutit le plus souvent à rien d'autre qu'à une exploitation réciproque, à un nivellement réciproque par le bas et très souvent à des débauches sexuelles. Cela est peut-être moderne, mais nous sommes sous ce rapport absolument conservateur. De même l'idée d'une vie commune, dans un contexte plus large, avec des personnes apparentées par l'esprit, afin de former collectivement un champ de force gnostique — idée partagée encore par plus d'un élève — peut sembler très belle, il est vrai, mais ne conduit qu'à des situations semblables à celles indiquées précédemment ou encore pire, et est donc absolument écartée par nous.

Notre École possède un champ de force. Ce champ de force a ses foyers dans nos Temples et lieux de travail consacrés. Rien n'a donc besoin d'être constitué et personne ne peut le faire arbitrairement, seul ou en petit groupe. Le véritable champ de force existe et chaque élève peut, jour et nuit, y être relié quoi qu'il fasse et où qu'il se trouve. Celui qui veut quelque chose de plus, quelque chose de différent, quelque chose de personnel, quelque chose de privé, se place de lui-même en dehors de notre travail.

Il faut accorder une grande attention aux aspects ci-dessus (et nous le ferons dans l'avenir aussi) car des hommes toujours plus nombreux commencent à chercher et à avoir recours à nous. Recherchent-ils ce à quoi nous aspirons ? L'École Spirituelle désire volontiers les aider mais avec le discernement nécessaire.

Aucun élève- ou travailleur ne doit forcer un· intéressé ou un autre élève. Ce qu'un homme fait, il doit le faire en vertu de ses propres motivations intérieures et sous sa propre responsabilité. C'est pourquoi tout élève doit être conscient de sa grande responsabilité et doit se garder de conseiller un élève débutant en lui disant, par exemple : « Il faut te détacher de tes liens, » et de lui donner des

indications directes :

« Il faut faire ceci ou laisser cela. » Personne ne doit faire quelque chose !

Il en est tout autrement quand quelqu'un veut faire quelque chose sur la base de sa propre compréhension. Il recherche alors dans son entourage les possibilités de résoudre ses problèmes d'une manière responsable et surtout pleine d'amour. C'est seulement sur ce fondement qu'un homme peut être intérieurement libre et développer en lui une aspiration gnostique réelle.

Par le Seigneur de toute vie, notre travail sera béni si nous nous gardons de porter préjudice à un seul homme ou de faire du tort à autrui. Nous considérons donc comme primordiale la purification de notre propre être, afin de pouvoir servir d'autant mieux le monde et l'humanité.

La Direction Spirituelle

# Anatomie, l'orgueil du scalpel

Lorsque la Rose-Croix parle du « corps de l'ordre de secours », cette terminologie n'a d'autre but que de mettre l'accent sur le caractère temporaire du corps matériel et de sa liaison avec la nature. On ne doit pas toutefois en conclure que le corps matériel serait d'importance moindre. Au contraire, il fut appelé à l'existence dans le but d'offrir au microcosme l'occasion de se manifester dans la nature dialectique, et d'entreprendre le chemin de retour à la nature divine originelle.

Nous sommes habitués à parler de « notre » corps, mais Hermès dit (On peut retrouver cela dans le quatrième tome de *La Gnose Originelle Égyptienne et son appel dans le présent vivant* de Jan van Riickenborgh, à paraître en 1986) : « La forme corporelle est un véhicule, une propriété de l'âme dont le but est de se manifester au service de l'âme, en tant que servante de l'âme. »

Nous savons à présent que l'homme, en tant que personnalité de cet ordre de nature, s'est éloigné toujours davantage de son origine au long de son chemin à travers la matière, et qu'ainsi il est devenu de moins en moins conscient du véritable devoir de sa vie : ramener le microcosme dans l'état d'avant la chute. Il a détourné de plus en plus sa conscience du but réel de la vie pour se faire, dans la matière, un nid aussi douillet que possible. Par ce déplacement d'accent, le moi périssable, toujours plus impudent, a pris possession du véhicule matériel. Oui, le moi a de nos jours si bien pris les rênes en mains, il est devenu si important à ses propres yeux que l'on peut dire que nous sommes à présent dans « l'ère du moi » !

À l'horizon de notre histoire on peut plus ou moins assigner un début à l'ère du moi : c'est au cours de la Renaissance, époque de floraison prodigieuse des arts et des sciences, qu'on place communément, entre les années 1475 et 1550, la période donc où les historiens fixent la fin du Moyen-âge.

Le Moyen-Âge avait connu des Fraternités gnostiques telles que les Bogomiles dans les Balkans et les Cathares dans le sud de la France, et nous pouvons reconnaître dans la Renaissance une impulsion gnostique renouvelée et très puissante, qui provoqua un intense intérêt pour les écrits hermétiques du passé et ouvrit les yeux de beaucoup sur les liens évidents qui existent entre l'hermétisme et le christianisme.

Il va de soi que cette impulsion gnostique fut également interprétée sur la ligne horizontale. L'art s'engagea sur des voies totalement nouvelles, il devint plus individualisé, tandis que la science commençait à se libérer des visions dogmatiques de l'église et à développer des idées révolutionnaires, qui l'orientèrent aussi de façon nouvelle.

Sa connaissance plus grande et plus profonde de la nature fit toutefois que l'homme devint plus orgueilleux et plus arrogant face à la création manifestée ; et l'un des exemples les plus frappants, nous le trouvons dans l'anatomie qui prit son départ pendant la Renaissance et ; par son essor effréné, fut une des causes de ce que nous appelons maintenant l'ère du moi.

### **La connaissance du corps humain**

Dans tous les siècles précédents, aussi loin que remonte la connaissance de l'histoire, il y eut toujours des médecins et même de très grands et de très habiles. Chez les Égyptiens, nous trouvons par exemple le prêtre-médecin Imhotep, qui vécut vraisemblablement aux alentours de 2750 avant J.C. ; des fouilles nous ont clairement montré que l'on connaissait déjà à l'époque la chirurgie — c'est-à-dire les opérations sur le corps vivant — comme la trépanation ou percement du crâne. Mais l'anatomie, la dissection des cadavres, était considérée par les Égyptiens comme un crime. Il est vrai que l'on ouvrait les corps après la mort pour les embaumer, mais pour cela on désignait des esclaves qui, leur travail terminé, étaient chassés à coups de pierre sous les injures.

Les Arabes, qui ont compté parmi eux un grand médecin, Avicennes, considéraient le corps mort comme impur et ne lui accordaient même pas un regard. Les Juifs ne connaissaient pas l'anatomie, pas plus que les Grecs. Dans l'Inde ancienne, on ne pouvait toucher à un corps mort avec la moindre lame, et Confucius interdisait de manière formelle l'incision des cadavres.

Pour l'acquisition de leur connaissance du corps humain et de ses fonctions, les

médecins, tel le grec Hippocrate (460-377 av J-C) et, au deuxième siècle, le romain Galien (130-210 après J-C) se limitèrent aux observations chez l'homme *vivant*. Galien écrivit des ouvrages sur le sujet et puisa à deux sources : les observations sur l'homme vivant, son propre corps n'étant pas exclu, et la dissection d'animaux, en particulier de singes. Sur la base des données ainsi rassemblées, il décrit par exemple la circulation sanguine comme suit : après que l'on a mangé, le chyme va de l'estomac, par un canal prévu à cet effet, en direction du foie qui, à partir de cette substance assez solide, fabrique du sang — pas encore absolument liquide — auquel s'ajoute dans le cœur de l'eau et de l'air. Ensuite, par les vaisseaux, le cœur propulse le sang à travers le corps vers les organes dans un mouvement de flux et de reflux. Enfin ces organes assimilent le sang et le consomment. Selon Galien le sang ne retourne pas au cœur.

De son temps, Galien fut un très grand médecin et un maître pour beaucoup. Ses ouvrages firent autorité pendant treize siècles. Pendant tout ce temps, les médecins en restèrent dans leurs études et leurs pratiques à ces écrits anatomiques, à cette anatomie sans dissection d'un seul corps humain. L'influence de Galien fut même si forte — et peut-être aussi l'esprit humain si lent — que lorsque, après treize siècles, l'anatomie académique telle que nous la connaissons de nos jours fit ses timides débuts, les hommes qui, pour la première fois, commencèrent à disséquer des corps morts n'y virent pas ce qui s'y trouvait en réalité, mais ce qui devait s'y trouver selon Galien ! Et il s'écoula encore deux siècles et demi avant qu'Harvey en Angleterre ne fît la découverte et la description de la circulation sanguine entre le cœur et les poumons et qu'enfin on pût rejeter les conceptions de Galien.

Paul écrit : « *Ne savez-vous pas que votre corps est le Temple de Dieu ?* ».

Dans les premiers temps du christianisme, ces paroles confirmaient le respect que l'on portait de mémoire d'homme au corps mort. Nous savons que le corps, après que les véhicules plus subtils l'ont quitté, a besoin d'un repos absolu. Dès l'antiquité, les Égyptiens le savaient, de même que les Arabes, les Juifs, les Grecs, les Chinois et les habitants de l'Inde. Cette notion devait survivre encore aux temps de Galien, témoin son refus d'opérer sur la dépouille mortelle d'un homme. Un tel savoir intérieur ne se perd pas d'un jour à l'autre mais continue d'agir encore pendant très longtemps.

Pendant la Renaissance, toutefois, comme le raisonnement intellectuel et la

science purement dialectique recevaient une nouvelle impulsion, le savoir originel passa de plus en plus à l'arrière-plan et le moi de beaucoup devint si assoiffé de savoir, si curieux que, quoiqu'il en coutât, l'on voulut voir ce qu'il y avait dans un cadavre. On voulait examiner comment tout y était organisé. On commença donc à disséquer des cadavres — d'abord en grand secret — l'on observa et nota toutes les observations. Au début, les auteurs de ces descriptions invoquaient encore le Créateur à propos des choses merveilleuses qui leur étaient ainsi dévoilées comme c'est le cas par exemple du célèbre médecin flamand Vésale (1515-1564) dans la première édition de son atlas anatomique. Mais il est significatif que ce même Vésale, dans la deuxième édition, ait supprimé ces invocations ; c'était exactement douze ans après la première édition !

Attendu que l'anatomie se développa parallèlement à la science physique, on en vint très rapidement à comparer les diverses fonctions internes du corps à des opérations mécaniques. Le cœur fonctionne comme une pompe, etc.... et l'on se mit à considérer séparément les diverses parties du corps. A force d'isoler leurs fonctions respectives on en vint à la longue, chez les malades, à vouloir guérir un seul organe, indépendamment de la totalité du système. Bref, le moi prit l'entière possession d'un mécanisme démonté par le savoir humain. Le corps n'était plus le « Temple de Dieu » mais un instrument au service du moi, donc entièrement sous son autorité. Le moi régentait donc de plus en plus son véhicule matériel, sa forme corporelle, pour autant que cela soit possible ; la conscience des relations corps Créateur et du but propre au corps s'estompait peu à peu.

La dissection des cadavres humains au service de l'anatomie fut donc l'un des premiers symptômes de l'ère du moi actuelle. L'impulsion gnostique de la Renaissance, ainsi détournée sur le plan horizontal purement dialectique, fit descendre l'homme encore plus profondément dans la matière.

### **L'histoire se répète**

De nos jours, le monde reçoit encore une fois une puissante impulsion de la Fraternité et encore une fois nous voyons cette impulsion contrecarrée par l'intermédiaire du corps humain, sur lequel d'innombrables hommes concentrent leur attention, avec le sport et les championnats, les expériences et interventions médicales inouïes, des théories et des considérations se succédant à un rythme accéléré à propos de ses diverses fonctions et possibilités. C'est

pourquoi il est bon ici de rappeler une fois de plus les paroles d'Hermès : « La forme corporelle est un véhicule, une propriété de l'âme, dont le but est de se manifester au service de l'âme, en tant que servante de l'âme. »

# Les sept balances de la Justice

Dès qu'un homme commence à approfondir la nature dans laquelle il vit et en saisit l'essence, il est très rapidement confronté aux deux forces dynamiques qui gardent en mouvement notre champ de vie et l'équilibre de la nature. L'ancienne sagesse chinoise parle, sous ce rapport, des forces du *Yin* et du *Yang* ; dans le mythe du paradis, il est question de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ; le bouddhisme, quant à lui, utilise l'image de la roue de la naissance et de la mort.

Nous éprouvons tous, nous aussi, ces forces dualistes, sous forme d'amour et de haine, de lumière et d'obscurité, de feu et d'eau, de dilatation et de contraction, de douleur et de joie, de sympathie et d'antipathie, etc. Nous voyons aussi cette double polarité dans le rythme jour-nuit, été-hiver, jeunesse vieillesse, vie-mort. En outre, nous ressentons que, en tant qu'homme ou femme, nous ne sommes qu'une moitié, ce que nous tentons de compenser en nous liant à l'autre sexe. Mais nous ne percevons pas que ce n'est pas tant l'autre moitié naturelle qui nous fait défaut que la moitié supérieure, la partie divine de notre être véritable. C'est ainsi que notre vie et les phénomènes naturels qui nous entourent se meuvent entre les pôles positif et négatif. Après une manifestation plus ou moins longue, cependant, tout est de nouveau détruit pour s'exprimer une nouvelle fois, en son temps, sous d'autres formes.

Cette double polarité est un cycle éternel, un mouvement apparent irrépressible, un « peser et être pesé », tant que l'homme ne perçoit pas que la nature de la double polarité ne peut pas être la nature originelle divine. Et elle ne peut pas l'être car, dans l'ordre originel, le changement, la souffrance, la maladie, l'obscurité, la haine et l'amour limité n'existent pas. Dans l'ordre originel ce qui dure éternellement, le statique, l'immuable, est présent en tant que valeur absolue et le mouvement ne doit se comprendre que dans le sens d'un déploiement et d'une magnificence sans cesse croissants. Bonté, vérité et justice n'ont pas de pôle opposé dans le royaume de l'âme, mais sont absolues en soi. Elles sont immanentes et transcendantes, elles embrassent et pénètrent tout et tous.

Que tel ne soit pas le cas du bien de la nature déchue, si nécessaire soit-il, Hermès Trismégiste, le sage de l'ancienne Égypte, l'exprime comme suit : « Le bien de ce monde n'est qu'un moindre mal. » Bien et mal sont soumis aux principes de la loi du moment. Ils sont sujets à d'incessants changements ; ils dépendent du peuple et de la race, des sentiments ou de l'éducation religieuse. Ils sont relatifs. au plus haut point. Dans le symbole du Yin et du Yang, cette double polarité est indiquée par le point blanc sur fond noir et le point noir sur fond blanc. Le pur ou le bon porte, caché en lui-même, quelque chose de son pôle opposé, et inversement. Tout peut se changer en son contraire selon les circonstances.

Si l'on pesait la justice terrestre entière par rapport à une infime étincelle de justice divine, alors les paroles de Daniel, 5, seraient pleinement confirmées : « Il a été pesé, pesé et trouvé trop léger ! » Un proverbe turc dit la même chose : « Une seule heure de justice réelle a plus de valeur que soixante-dix ans de prière. » Une gravure sur bois du Moyen-Âge représente une femme tenant dans sa main droite une balance. L'un des plateaux de la balance supporte le globe terrestre, l'autre est vide. Mais le plateau vide est plus bas que celui qui porte le globe terrestre, il est manifestement plus lourd, « Il a été pesé et trouvé trop léger. »

Lorsqu'un homme est pénétré de l'entendement de ces choses et a constaté la relativité du bien et du mal, de la justice et de l'injustice, lorsqu'il éprouve alors la chute profonde du monde et de son propre être au regard de l'ordre divin, il peut saisir pourquoi, dans tous les domaines de la vie sur notre planète, on trouve une telle misère et une telle souffrance. Et cela en dépit de deux mille ans de christianisme manifesté ! C'est ainsi qu'il se tourne vers la seconde balance et son action dans un esprit d'analyse ; oui, il faut qu'il se tourne vers elle, s'il veut être capable de voir de ses propres yeux une réalité restée cachée à la grande masse au cours des siècles, soit par ignorance, soit pour d'autres motifs. Nous entendons ici les forces du destin, la loi correctrice des causes et des effets, la loi qui protège l'univers entier, la loi de l'action et de la réaction.

« Tu récolteras ce que tu as semé ». Nous trouvons cette loi dans l'épître aux Galates, chapitre 6. Dans l'Ancien Testament, au chapitre 22 du Livre des Proverbes, verset 18, figure la — loi suivante : « Celui qui sème l'iniquité moissonne l'iniquité. » La mythologie grecque représente cette loi par la déesse Némésis, ou Karma-Némésis, la déesse aux yeux bandés. D'une main, Némésis tient une épée, de l'autre, une balance. Nous retrouvons parfois cette image à

l'extérieur ou à l'intérieur des palais de justice.

Le karma est la loi de cause à effet qui s'applique à tous les domaines, y compris à ceux de la psyché et de la morale. C'est la loi de l'équilibre, qui veille à ce que chaque acte appelle une réaction. Celui qui accomplit un certain acte devient par là même le pôle d'attraction d'une force contraire, en rapport avec cet acte. Cette loi veille à tisser les liens de la destinée, qui relie indissolublement les hommes entre eux, d'une vie à l'autre. Némésis ne nourrit aucun sentiment de sympathie ou de haine, Parfaitement impersonnelle, elle garde l'équilibre des choses et protège donc l'homme et le monde. Elle empêche l'homme de tomber encore plus bas ; elle empêche le monde d'endurer des dommages encore plus graves.

Le Livre de l'Apocalypse nous présente le symbole des quatre cavaliers. Au chapitre 6, il est dit du cavalier chevauchant le cheval noir : « ... Je regardai, et voici, parut un cheval noir et celui qui le montait tenait une balance dans sa main. » C'est une allusion à la justice divine. Cette justice ne s'adresse pas aux élus, mais elle rend la justice sans acception de personne. Le cavalier tient une balance à la main. C'est la balance de la connaissance de soi, ou la balance du jugement.

Dans le livre intitulé *Gevleugelde Farao* (Le Pharaon ailé), de Joan Grant, nous lisons que la balance de Tahouti était placée dans la grande salle. Dans cette grande salle, la justice était rendue sous les yeux du pharaon. Citons quelques règles concernant la balance de Tahouti : « Un homme qui se repentait de sa fourberie et priait pour que la malédiction de cet acte ne tombât pas sur lui, obtint cette réponse : A cause de cette malhonnêteté, la malédiction est sur toi. Un prêtre ne peut remettre en équilibre la balance de Tahouti. Seul toi-même peut racheter la mauvaise action que tu as faite. »

Dans le serment que prêtait le pharaon face au peuple, après son intronisation, se trouvaient ces paroles parmi d'autres : « Ptah, par la vie de qui je chemine sur terre ; qui forma ma volonté pour la mission de régner ; Anubis qui me montra le chemin des dieux, sous votre protection, je prête le serment sacré : Je garderai en équilibre la balance de Tahouti. »

L'action de la loi de cause à effet n'est pas divulguée à la masse. Chacun doit la découvrir pour soi. Nous, les hommes, nous avons appris en général à craindre la déesse de la destinée. Nous soupirons sous le joug de cette loi, puisque

chacun de nous doit supporter ce qu'il a occasionné au cours des siècles. Chaque jour, oui, chaque heure, nous façonnons notre destin. Ici se présente au candidat sur le chemin de la justice la question suivante : « Comment parvenir à la paix ? Comment se mettre en paix avec Némésis ? » En réponse, la troisième balance apparaît devant sa conscience : la balance du silence.

Lorsqu'un homme, mûri par l'expérience, perçoit la relativité de la vérité et du savoir terrestres, et éprouve le côté limité de l'amour, le temps s'ouvre pour lui d'une nouvelle orientation. Après une sens presque ininterrompue de coups du sort, dont il est lui-même la cause, il est conduit devant la porte de l'initiation, devant la porte où est inscrit : « Connais-toi toi-même. »

Le silence de la troisième balance, ou repos intérieur, signifie que l'on doit se soustraire intérieurement à la pression des forces terrestres, que l'on doit se détourner du terne éclat des valeurs apparentes et des choses irréelles ; que l'on doit s'orienter vers le troisième pôle caché. Ce pôle est l'axe immobile, le centre des choses, qui est statique, donc parfaitement au repos. Pourtant, au plus profond de l'être, tout tourne autour de ce pôle.

Dès qu'un homme se détache de la matière, sans pour autant négliger un seul de ses devoirs dans la vie, et se tourne, en acceptant toutes les conséquences, vers les choses spirituelles véritables, son aspiration et sa recherche le mèneront devant les portes de l'École Spirituelle, conformément à la loi universelle qui dit « Cherche et tu trouveras ».

Là le centre des choses, le noyau de feu intérieur, la rose divine, le lotus, la semence du Christ intérieur, occupe une place centrale. Que sont donc ces écoles de l'Esprit qui, depuis des temps immémoriaux, à intervalles réguliers, s'établissent sur terre ?

Ce sont des fraternités agissantes soit ouvertement, soit dans le secret. Elles sont créées par des envoyés de la Hiérarchie de la Lumière, à seule fin de conduire chaque fois un groupe d'hommes prédisposés, par un chemin, par un processus de transfiguration, vers le but véritable de l'homme. De nos jours, l'humanité est submergée par un nombre incalculable d'idées, dans les domaines de l'occultisme, de la mystique, et plus spécialement des pratiques orientales. Ces pratiques avaient un sens et une valeur il y a des milliers d'années, mais maintenant elles appartiennent au passé. Pour l'homme d'aujourd'hui, elles ne

signifient rien d'autre qu'une neutralisation du développement spirituel. C'est la raison pour laquelle la Rose-Croix présente de nos jours, publiquement, l'enseignement christique intérieur — parfaitement actuel.

Quel est cet enseignement ? C'est la connaissance du christianisme ésotérique. D'après cet enseignement, l'homme ne peut trouver ce qui est supérieur, le divin, qu'au plus profond de soi-même. C'est là qu'on doit le chercher et qu'il parviendra à se développer. Le divin est présent, telle une fine semence, au centre de chaque corps vivant doué de conscience. Cette semence doit être amenée à germer et à croître, selon un plan, que ce soit dans un petit système microcosmique, dans un système cosmique ou bien dans un immense système macrocosmique. La Fraternité de la Rose-Croix veut accomplir cette tâche, à la charnière de notre époque.

C'est par conséquent le devoir du candidat de mettre son être le plus profond, son âme nouvellement éveillée, en équilibre dans la quatrième balance avec la lumière divine transcendante. Il doit continuellement s'orienter sur cette lumière. Pour ce faire, la religion au sens classique est insuffisante, de même que l'humanitarisme. L'humanitariste, en effet, ne fait qu'essayer d'atténuer les effets de causes inconnues, c'est pourquoi il intervient dans le cours des choses sans enregistrer le moindre résultat libérateur. Le chemin occulte non plus n'entraîne aucun résultat libérateur, puisque l'expérience dans les domaines subtils, par des exercices, ne délivre pas du terrestre, mais bien au contraire enchaîne et emprisonne dans les domaines de l'au-delà. Ces domaines subtils, qui appartiennent à la terre, ne sont ni le Nirvana des Bouddhistes, ni ce que la Bible appelle le Royaume des Cieux, ni le vrai royaume des âmes, mais seulement la sphère réfléchissante de notre monde.

L'humanitarisme, en tant que réaction compréhensible et pôle opposé de l'incommensurable souffrance et misère humaine de la terre, contribue à maintenir cette misère. En effet, comme l'humanitariste ne connaît pas les causes profondes de la souffrance, il ne s'occupe que des effets à l'aide des moyens que lui offre le monde déchu. Telle est la pauvre petite réaction humaine à l'immense amour du Père.

L'occultiste se laisse moins mener par ses sentiments. Il met en jeu sa volonté pour parvenir à connaître et à expérimenter ce qui est caché à la plupart des hommes, au moyen d'exercices ou de méditations, par le refoulement ou l'activation de certaines forces. Mais les voiles écartés de cette manière ne

laissent pas encore entrevoir la liberté. Ils permettent simplement à l'homme aveuglé d'accéder aux domaines soi-disant supérieurs de l'au-delà. L'homme religieux se réfère à sa foi. Cette foi, cependant, est dépendante de la connaissance et de la puissance d'autorités. Il ne s'appuie donc que sur des expériences provenant de l'extérieur et non sur un vécu intérieur. L'humanitarisme, l'occultisme et la théologie restent donc subordonnés à l'ordre de nature tridimensionnel et ne peuvent amener l'homme à la vraie délivrance. C'est pourquoi la cinquième balance, la balance de la Justice se présente de plus en plus nettement aux yeux de l'individu de même qu'à ceux de l'humanité. Cinq est le nombre de la nouvelle âme en l'homme : c'est pourquoi l'étoile quintuple brille au-dessus de la grotte de la naissance. Elle symbolise la naissance de l'âme divine, au plus profond de l'être humain, dans la chambre intérieure du cœur. Tous les écrits sacrés en témoignent. Le travail libérateur doit commencer avec cette semence de l'esprit, lequel trouve alors son couronnement après avoir accompli le chemin de la croix des roses, dans les noces alchimiques de l'âme et de l'Esprit.

Avant que le candidat ne soit relié aux domaines astraux supérieurs de la Gnose et puisse pénétrer dans le Temple de l'initiation, il est pesé sur la balance d'or par sept poids. Nous en trouvons une description dans *Les Noces Alchimiques de Christian Rose-Croix*. Le candidat, dans le Temple du jugement, doit montrer s'il possède des qualités d'âme suffisantes pour pouvoir satisfaire aux exigences de la Communauté parfaite des âmes. Il est bien évident qu'il ne s'agit pas ici de droit terrestre, mais des forces de l'Esprit.

Chacun doit commencer par subir l'épreuve des sept poids, avant de pouvoir progresser sur le chemin du grand· changement, de la transfiguration de la vie. C'est pourquoi il apparaît très souvent que ceux qui ont tenté de pénétrer dans le Temple de l'initiation sous de prétextes ou de façon indigne, doivent quitter ce lieu de justice sous les sarcasmes et l'opprobre.

Ainsi l'élève poursuit son chemin, mais la plus grande tâche l'attend encore : la sixième balance, la croix. Bien que ce symbole, dans le monde occidental, soit gravé des milliers de fois dans la conscience des hommes qui se disent chrétiens, pour la plupart il ne rappelle rien d'autre que le souvenir d'un événement historique qui s'est déroulé quelque part en Palestine, il y a environ deux mille ans. Dans le meilleur des cas, il touche la fibre religieuse de la sensibilité humaine ou constitue un symbole d'adoration.

La crucifixion de l'homme sans péché, au Golgotha, a entraîné et laissé derrière elle une dette dont, un jour, tout enfant des hommes, sur terre, devra se libérer par la nouvelle offrande de soi-même. L'effusion du sang de Christ, pour le monde et l'humanité, a suscité un jugement auquel aucun homme ne peut se soustraire. Cette dette, ce jugement, est pour nous une malédiction ; mais c'est en même temps une bénédiction sans mesure et notre unique possibilité de rédemption ! Par la force du sang répandu pour nous au Golgotha, en raison de cette dette, nous restons liés à Lui, jusqu'au jour où nous nous en serons complètement acquittés.

Comment remettre en équilibre la balance du jugement ? Par la foi, sans plus ? En vivant humainement, en étant plein d'amour au sens classique ? Par une tension de la volonté au sens du yoga ou de la méditation ? Ou par une vie de prières dévotes ?

Angelus Silesius, un mystique du XVII<sup>ème</sup> siècle, nous donne la réponse juste à cette question : « ***Christ serait-il né mille fois à Bethléem et non en toi, tu serais pourtant perdu.*** »

L'érection de la croix intérieure est l'exigence centrale du christianisme, exigence qui n'est encore ni comprise ni souhaitée par la masse, dont il est dit : « ***Il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus !*** » Or, pour celui qui reçoit le sang de Christ afin de crucifier la partie terrestre de son être grâce à cette sublime force, le jugement se transforme en bénédiction, la bénédiction du nouveau devenir humain. C'est pourquoi nous lisons dans la première lettre de Jean : « ... ***le sang de Christ, son Fils, nous purifie de tous péchés.*** » Un tel homme est relié à la septième balance, la balance de la réconciliation, la balance de l'amour qui n'est pas de ce monde. Cet amour divin, d'où jaillissent les forces de la vérité et de la sagesse, se penchera alors vers la terre, afin de ramener à la maison ceux qui auront tout accompli.

# Y a-t-il encore de l'espoir ?

Ce qui apparaît, disparaît ; ce qui fleurit, se flétrit ; ce qui s'élève, s'abîme ; ce qui est vieux est remplacé. Dans la nature, tout meurt pour renaître à nouveau. Dans l'univers, soleils et étoiles apparaissent puis disparaissent. Des hommes naissent et des hommes meurent. Ils meurent dans leur lit ou sur le sol. Ils meurent à la guerre et dans la circulation. Ils meurent assassinés ou ils meurent de maladie, de désespoir, de faim, dans le délire. En a-t-il jamais été autrement ? Qu'est-ce donc alors que l'homme espère ? Car cc l'espoir fait vivre » et « aussi longtemps qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir », n'est-il pas vrai ? L'espoir est inhérent au désir. L'espoir est la force propulsive de la vie. Cette force chasse l'homme en avant, l'incite à l'action, le dynamise. Là où l'homme travaille, là où l'homme est occupé, nous voyons partout s'exprimer, sous diverses formes, le désir de vivre et l'espoir. Être occupé est une manifestation de la force vitale. Dans son occupation, dans son travail, l'homme fait quelque chose. Il crée. La force vitale qui flue à travers lui se transforme en structure, laquelle produit un certain résultat : une idée, une œuvre d'art, un système, une chose. Il se voit lui-même dans cette création. Ce qu'il fait est un prolongement de lui-même. Et c'est par là qu'il se perd, car il découvre qu'il peut se grandir lui-même par ce qu'il crée, qu'il peut en faire son profit, élever son niveau de vie et prendre ses aises.

Il voit aussi dans son travail une chance de survie. Lui-même ne vivra pas toujours, mais peut-être ses œuvres lui survivront-elles ? Alors son nom demeurera et son œuvre perpétuera sa personne. C'est ainsi que l'homme voit toujours plus les avantages d'un résultat visible, tangible, et qu'à la longue il n'y a plus que ce résultat visible, tangible, déterminé, mesurable et concret, qui compte pour lui. Le plus important pour lui, c'est lui-même en tant que phénomène, et ce qu'il crée, ce que sa tête, son cœur, et ses mains rendent visible dans toutes les branches de la science, de l'art ou de la religion. Ces créations ne cessent de le pousser, toujours plus loin, toujours plus haut, vers toujours plus de raffinement. Elles font naître en lui l'idée de progrès, l'idée d'évolution. Mais le principe qui rend tout cela possible, et dont proviennent aussi bien ses œuvres que lui-même, a son origine dans une force vitale qui

circule à travers lui et à laquelle il doit tout : sa vie et sa force créatrice, sans lesquelles il n'est rien qu'une enveloppe vide. Et c'est cela qu'il oublie. Il ne s'en rend même plus compte. C'est précisément l'oubli d'une partie de lui-même qui le harcèle, qui le divise et provoque une tension, le poussant souvent à l'agression.

L'agression a son origine dans l'oubli par l'homme de lui-même. Il est poussé à combler ce manque. Car l'homme réel n'est pas son apparence extérieure, mais la vie et la force que devrait exprimer son apparence extérieure. Par son travail, ce n'est pas la vie que l'homme cherche à élever mais lui-même. C'est ainsi que la totalité de lui-même lui échappe et qu'il se borne à sa forme apparente limitée. Il retient sa force vitale et la concentre dans le domaine extérieur visible, la partie la plus fictive de lui-même. L'homme devient superficiel. En premier lieu, il perd sa profondeur et n'a plus de contact avec le courant de vie par lequel il existe et travaille. En second lieu, il se perd lui-même littéralement en s'identifiant au résultat atteint ou à atteindre. En troisième lieu, il perd la joie et l'ardeur au travail, et l'intensité de son activité. Il est poussé en avant vers un objectif, vers ce qu'il doit atteindre. Et c'est là, en quatrième lieu, qu'il perd la pleine expérience du présent. Pourtant c'est cette expérience parfaite, ce travail intense, avec une force vitale offerte par la vie, qui fait qu'il « est » totalement.

L'homme ne vit plus dans sa totalité. Il ne peut en être autrement puisqu'il vit, lui et sa conscience, uniquement dans sa forme apparente. L'apparence n'est pas la réalité, comme on peut le déduire du mot lui-même. L'homme essaie d'appliquer à l'apparence, donc à ce qui est partiel, la force avec laquelle il se manifeste, par laquelle il vit. Il conditionne. Et sa pensée est partielle parce qu'elle ne tient compte que du résultat, que de l'effet produit, que de l'aboutissement et non du travail sur soi, de l'être, de la totalité. Il ne voit pas que tout est dans cette même force vitale universelle et provient d'elle. C'est parce que l'homme, pour se maintenir, ramène la force vitale à lui et l'utilise pour ses propres besoins, que naissent les tensions. La force vitale sert l'univers, tandis que l'homme ne veut servir, conserver et agrandir que l'apparent. Il s'approprie donc quelque chose qui ne lui appartient pas. C'est de l'exploitation et c'est toujours au détriment de quelque chose d'autre. Il n'est plus question d'une vie où toutes créatures, toutes choses ont leur place. Et maintenant les arbres meurent par millions, tandis que nous tombons malades et mourons par manque d'oxygène. Mais ce n'est pas uniquement pour cela. Nous tombons malades et mourons d'une dévastation sans cesse croissante, d'une agression de plus en plus forte, d'une violence que rien ne peut plus arrêter. C'est un signe effrayant.

Nous sentons que tout va de travers. Car nous mourons en même temps que les arbres. Nous constatons les résultats de nos œuvres et voyons que cela n'est pas bon.

Mais là, précisément, réside notre espoir, dans cette vision, dans cette compréhension. Car l'espoir a toujours quelque chose à voir avec la lumière et la vie. Nous avons oublié la vie totale, en nous identifiant à une vie très limitée, celle de notre personnalité, de notre apparence et de ce qu'elle fait et accomplit. Cela va-t-il continuer ? Les rivières meurent aussi. Et avec les rivières et l'eau, meurt aussi notre sang. Tout devient sombre et sale dans la chasse que l'homme fait au toujours plus et au toujours mieux. L'équilibre est de plus en plus perturbé. Les valeurs intérieures, car c'est d'elles dont il s'agit réellement, sont en train de se perdre sans espoir ; l'homme le ressent et en a une douleur cuisante. Car tandis que meurent les arbres, les rivières, les mers et les océans, les oiseaux, les poissons et l'air, nous nous éloignons toujours plus de notre être essentiel. Lutte, hostilité, agression, etc., remplacent la sollicitude, la responsabilité et le dévouement envers la totalité, dans laquelle la clémence et l'amour — et comment en serait-il autrement — trouvent nécessairement leur fondement. Au lieu de cela, c'est la vie aisée, le profit, aux dépens de n'importe quoi, de notre temps, cela n'a plus d'importance. L'amour pour tous, l'amour qui est l'unité de tous, nous ne le connaissons pas.

Et de même que la nature se dégrade autour de nous, perd sa profusion et ne traduit plus la vie, de même, en nous, à l'intérieur de nous, nous voyons les mêmes phénomènes : aridité, fermeture, sécheresse, par lesquelles nous perdons toujours plus notre manifestation vitale essentielle. Le firmament perd sa signification. Les forces qui en émanent circulent de moins en moins bien dans les artères vitales desséchées et durcies de l'homme et de la nature. L'homme se trouve donc encore plus isolé que jamais auparavant. Il est solitaire, dans une contrée de mort rejetée et stérile. Il est coupé intérieurement de son origine. Il est coupé extérieurement de toutes les forces vitales nourricières de son origine. Il vit en quarantaine, sans aucun espoir.

Aussi longtemps que l'homme n'apprendra pas à partager, aussi longtemps qu'il ne se saura pas lié à l'univers, à sa propre origine, il ne pourra subsister. Car la survie, c'est précisément l'union avec la Vie universelle. Ce qui importe ici est la réceptivité. La faculté de recevoir, d'accepter la vie totale importe plus que l'existence même. Cette réceptivité meurt en nous, en même temps que meurent les arbres, l'eau et l'air. Or arbres, eau et air sont extrêmement importants pour

l'homme. Ils véhiculent des forces purifiantes et renouvelantes, maintenant le système humain ouvert et réceptif et assurant une circulation vitale saine ; car ce sont des canaux qui, par l'intermédiaire du soleil, reçoivent, transmutent et font circuler des forces de lumière cosmiques et intercosmiques. Ce sont en même temps les récepteurs de ce qui vit en l'homme. Quand quelque chose meurt en l'homme, quelque chose meurt aussi dans son environnement. L'homme, son environnement et la nature forment une unité. Quand un arbre tombe, c'est aussi une partie de l'homme qui tombe. Ainsi payons-nous de notre sang l'idée de progrès. Ce que l'on nomme progrès et les inventions qui en résultent sont devenues pour l'homme « le but » en soi. Il a commis une effraction, il a expérimenté et joué. Il s'est construit un monde artificiel, technique, pourvu de toutes les commodités. Mais il est devenu l'esclave de ses expérimentations, de ses « joujoux », de ses articles de luxe. Le progrès est un article de luxe hors de prix. L'homme doit le payer avec les valeurs éternelles de la vie elle-même. Les pays les plus développés enregistrent le plus grand nombre de suicides et de névroses. Ils possèdent le plus grand nombre d'hôpitaux et d'établissements psychiatriques ; preuve que l'homme supporte mal cette vie artificielle.

Et en plus l'homme paie tout cela de sa liberté. Car il est dépendant de son bien-être et de son luxe. Il veut « avoir », il est donc dépendant de son « avoir ». Or cet « avoir » est contraignant et il doit s'y soumettre. L'« avoir » devient son maître. Sans même s'en apercevoir, il devient ainsi dépendant de quelque chose qu'il projette lui-même. Il se crée un besoin artificiel auquel il doit satisfaire.

Vous voyez donc que l'homme se perd toujours plus à mesure qu'il a plus de besoins et qu'il projette ces besoins à l'extérieur. Et ceux-ci deviennent autoritaires. Or ces besoins artificiels, plus forts que les besoins élémentaires, s'obtiennent aux dépens des autres créatures vivantes et au prix d'une consommation naturelle proportionnelle. Par son avidité l'homme stimule lui-même la folie qu'il appelle progrès. Ce système est devenu à tel point mécanique qu'il mène une sorte d'existence autonome, échappant totalement à sa direction. L'homme est l'esclave de son propre système ; il s'exploite lui-même. Le système fonctionne par lui-même et entraîne ! l'homme avec lui. Il est devenu son maître. Tant que l'homme s'efforcera d'obtenir quelque chose, il ne pourra supprimer son désir d'être assujéti. Tel est le sol nourricier de son exploitation. Celle-ci n'a pas pour cause les exploiters mais l'esprit de supériorité des hommes qui s'efforcent d'obtenir et d'acquérir toujours plus. L'homme-moi n'admet que trop volontiers d'être assujéti en vue d'obtenir un résultat calculé, par exemple, des

satisfactions matérielles ou la sécurité psychologique. Il en fait l'échange contre sa propre liberté. C'est un phénomène très subtil ; sans attention, sans honnêteté, sans connaissance de soi, impossible de s'en libérer. L'homme continue de lutter contre un système ou une autorité extérieure à lui, alors que leur origine est en lui. Voilà le tragique de son existence. Ajoutez à cela qu'il refuse, en fait, toute autorité en dehors de lui-même, et il y est pourtant assujéti aussi longtemps qu'il désire ou veut obtenir quelque chose. Ainsi est-il divisé intérieurement, ce qui l'ébranle et le déséquilibre, le rend faux et irresponsable.

L'homme doit revenir à lui-même. Il doit être rendu à la vie en sorte de vivre totalement. Voilà l'espoir qu'il lui reste. La réalité de la vie totale ne se découvre pas mentalement, ne s'acquiert pas de manière intellectuelle. C'est un événement intérieur qui se passe dans l'âme et ne résulte pas d'un acte particulier ou d'une tension de la volonté. Il n'y a donc rien à acquérir, rien à créer. La découverte de la nature, de la réalité, la compréhension de la vie telle qu'elle est, n'est pas une activité impliquant l'acquisition de quelque chose. C'est pourquoi il faut veiller à être pleinement et inconditionnellement libre pour la recherche et la découverte.

Quand on découvre l'autorité intérieure en soi, la vie universelle, toute puissance extérieure, toute autorité extérieure disparaissent. De même que disparaissent la division, la tension, l'agression. On devient libre. Libre d'accepter la vie. Toute autorité éloigne l'homme de la vie, le lie, l'assujéti, lui enlève la liberté et le tue. La vie ne force pas, ne lie pas. Quand l'homme s'y abandonne, il est intégré dans l'universel, dans le Tout-Un, dans la liberté même de la vie. Son moi n'est plus. La conscience de la personnalité-moi ne saurait jamais traduire cette liberté-là, c'est pourquoi elle n'a rien à voir avec les représentations mentales de la liberté que se fait la conscience fragmentaire des hommes en général.

# Réflexion

Il est prodigieux d'observer la pensée pendant une heure de réflexion. Le cerveau a beaucoup de choses à assimiler, et c'est souvent un courant bouillonnant d'images mentales incontrôlées, de conclusions, de projections, etc. Il est difficile de juguler la pensée, autrement dit de la canaliser.

On peut, par exemple, saisir au hasard une image mentale et y projeter la lumière de l'âme, ce qui revient à une confrontation avec soi-même, et cela ne se fait pas à volonté. C'est un processus qui commence un jour, une façon de penser qui est une réflexion sur la vie, sorte de contre-courant dans le tohu-bohu dialectique.

Le « *penser de l'âme* » pour parler de façon un peu familière — car ce n'est pas à proprement parler penser au sens ordinaire — engendre quelque chose de tout à fait différent, à savoir une représentation mentale, un instant de clarté, très utile dans le processus de connaissance de soi. Les problèmes diminuent, les peurs s'enfuient, bref le moi humain prend d'un coup beaucoup moins de place.

On pourrait comparer le moi à un oignon et le travail de la connaissance de soi à l'épluchage de l'oignon, couche après couche : autrement dit, l'enlèvement des masques les uns après les autres. Ce qui subsiste n'est pas un dur noyau, il n'y a rien de dur dans un oignon. Au fond, le moi n'est rien. Pourtant nous en avons besoin pour aider l'âme à l'intérieur de certaines limites.

Le processus de la connaissance de soi a encore un autre aspect très positif. Lorsque, à la lumière du « penser de l'âme », nous voyons toutes les interférences qui ont lieu entre les hommes, nous obtenons en même temps la connaissance de notre environnement et de nos semblables. Nous voyons leurs motivations et apprenons à percevoir à jour les situations par l'intuition. Cela agit comme une protection. Lorsque d'autres hommes ou un groupe d'hommes essaient de vous influencer, le processus entre en action et il vous est possible, jusqu'à un certain point naturellement, de rester « vous-même ». Tout homme est influençable, mais comme tout, c'est de façon relative. Quand nous nous efforçons de cultiver un certain équilibre entre l'âme et le moi, cela profite au

processus de notre propre individualisation et nous obtenons par là une certaine identité. Cette identité terrestre changera toujours sous l'influence des inspirations de l'âme, car c'est une facteur de transformation. Chacun d'entre nous, à sa manière, tâche d'acquérir une identité céleste immuable.

Si nous allons le chemin de la libération, vu à cette lumière, nous penserons d'une manière plus synthétique. C'est le début d'une conscience du cœur croissante. Dans le cœur s'élaborent les inspirations de l'âme, et celles-ci créent toujours l'unité et l'harmonie de sorte que le penser dialectique centrée sur le moi passe à l'arrière-plan. Le moi est d'ailleurs incapable de comprendre la clarté de l'âme. Dans la conscience du cœur, il n'est besoin que d'« être » et d'y faire participer notre comportement comme totalité. Alors il ne se passe que ce qui doit se passer, et à chaque instant un fragment de vérité se découvre, ouvrant un espace à l'Esprit divin. Lequel peut faire alors son chemin en nous, tandis que nous nous confions tranquillement à son influence jusqu'à la libération définitive.



# Asclépios IV

« Pour le sujet que je vais maintenant traiter, Asclépios, je requiers toute ton attention pénétrante et l'ardeur de ton intelligence. Quoique nombreux soient ceux qui n'ajoutent pas foi à cet enseignement, les âmes pures l'accepteront comme véritable et clair. Je commence donc.

Dieu, le Seigneur de l'éternité est premier, le monde est second, l'homme est troisième. Dieu est le créateur du monde et de toutes les créatures qui s'y trouvent. Conjointement avec l'homme, Il est le gouverneur de toutes choses, parce qu'Il a ainsi créé l'homme que celui-ci est à même de gouverner avec

Lui. Quand l'homme accomplit la tâche à lui attribuée, avec tout ce qu'elle comporte, alors il est pour le monde, et le monde est pour lui, un ornement. C'est à cause de cette structure divine de l'homme que l'on parle, à juste titre, d'un « monde » (en grec, ce concept est exprimé avec plus d'exactitude par le mot Cosmos, ordre — Cosmos est dérivé du mot Kosmeos, ordonner, diriger). L'homme se connaît lui-même et il connaît le monde. Par cette connaissance, il sait quelle tâche lui est attribuée, quels moyens il a à sa disposition et ce qu'il doit faire pour témoigner à Dieu des louanges et une gratitude extrême, de même qu'honorer l'image de Dieu, se souvenant d'être lui-même la seconde image de

Dieu. Car Dieu a deux images à sa ressemblance : le monde et l'homme.

Puisque l'homme forme une unité composée, avec la partie divine — formée d'éléments supérieurs : pouvoir de penser, intelligence, esprit et raison — il peut s'élever jusqu'au ciel, tandis qu'avec la partie matérielle, composée de feu, d'eau, de terre et d'air, il est mortel et reste lié à la terre. C'est pour cela qu'il est impossible à l'homme de se soustraire au soin des choses qui lui sont confiées. L'homme est donc d'une part immortelle, et d'autre part mortel par le corps.

L'orientation intérieure de cet être double est la piété, qui engendre la bonté. Cette bonté ne se démontre pleinement que lorsqu'elle est préservée du désir de tout ce qui est étranger à l'homme, toutes les choses terrestres servant à la satisfaction du corps. On ne les nomme pas à tort des possessions, puisqu'elles ne sont pas nées avec l'homme, mais sont acquises par lui après la naissance.

Toutes les choses de cette nature sont étrangères à l'homme, même le corps. C'est pourquoi nous devons condamner non seulement les objets vers lesquels se porte notre convoitise, mais en même temps la source de cette convoitise. Car si je réfléchis plus longuement, l'homme n'est homme que dans la mesure où, par la contemplation du divin, il méprise en lui la partie mortelle — avec laquelle il est lié par nécessité, afin de pouvoir prendre soin du monde inférieur.

Pour que l'homme soit complet dans chacune des deux parties, il est doté des éléments des deux et de manière quadruple. D'une part des mains et des pieds, qui forment respectivement deux paires et qui avec les autres parties du corps permettent d'être au service de la partie inférieure, terrestre, du monde. D'autre part, il est en possession de quatre facultés, l'esprit, l'intelligence, la mémoire et la prévoyance, de sorte qu'il peut percevoir et connaître toutes les choses divines.

C'est pourquoi l'homme examine tout avec grande curiosité : les propriétés, le fonctionnement et la grandeur des choses, bien qu'il ne puisse pas, à cause de la lourdeur et de l'imperfection de son corps, pénétrer jusqu'aux causes fondamentales de la nature.

Si l'homme, ainsi formé et constitué, ayant reçu du Dieu suprême une telle mission et une telle tâche, veille sur l'ordonnance du monde par un travail bien réglé ; si, avec piété, il honore Dieu, s'il obéit à Dieu et se comporte en harmonie

avec la volonté divine dans la double tâche qui lui est confiée, quelle récompense recevra-t-il ?

Car si le monde est l'œuvre de Dieu, celui qui prend soin de cette œuvre avec diligence, a part à la volonté de Dieu, parce qu'il emploie journellement son corps et son travail au service de la beauté que Dieu créa par décret divin. N'était-ce pas cette récompense que nos ancêtres reçurent et que nous aussi espérons recevoir un jour, s'il plaît à la divine bonté ? En d'autres termes : lorsque notre service est terminé, que nous sommes déchargés des soins à porter au monde matériel et libérés des liens de la nature de la mort, Dieu nous rend de nouveau purs et saints, dans la partie supérieure de nous-mêmes, la partie qui est divine. »

« Ce que tu dis est vrai et juste, Trismégiste. »

« Telle est certes la récompense de ceux qui mènent une vie fructueuse en Dieu, et attentive aux soins à porter au monde. Mais à ceux qui vivent dans le mal et l'impiété, l'entrée du ciel est refusée. Ils sont en outre honteusement contraints de transmigrer dans le corps d'une espèce différente, indigne de la sainteté de l'esprit. »

« Ton explication, Ô Trismégiste, nous fait clairement voir qu'en ce qui concerne l'immortalité, les âmes courent de grands dangers dans le champ de vie terrestre. »

« Incontestablement, mais certains ne veulent pas le croire, d'autres n'y voient qu'une fable et pour d'autres encore c'est un sujet de moqueries. Car il est agréable, sur terre, dans la vie matérielle, de jouir du plaisir de ses possessions. Ce plaisir saisit l'âme pour ainsi dire au collet, de sorte que l'homme s'attache à cette partie par laquelle il est mortel et dont il reste prisonnier. »

# Du champ de travail

## **Centre d'Essen**

Après de longues recherches et une préparation de cinq mois, de nouveaux locaux ont pu être consacrés au centre d'Essen, le 2 juin 1985, en plein centre de la ville, sur une petite place, au 1-2 Flachsmarkt. De nombreux élèves ont participé à cet évènement depuis longtemps attendu. Ils étaient plus de 160, venus de tous les centres du champ de travail de l'Allemagne du nord.

Il se trouve que le centre d'Essen est actuellement le seul de la région si peuplée de la Ruhr. Le travail y a commencé en 1954, puis il s'est poursuivi pendant une dizaine d'années dans la ville de Bochum pour retourner finalement à Essen, à quelques maisons seulement du lieu où, en 1960, les Grands Maîtres avaient consacré le Centre.

Les locaux, clairs et modernes, sont bien mis en valeur par un alignement continu de grandes fenêtres. Ils sont le symbole visible de notre travail. Nous souhaitons une activité fructueuse aux élèves de ce centre situé dans la région la plus peuplée de l'Europe.

Puissent leur travail et une vie de centre dynamique permettre à de nombreux



chercheurs de trouver l'École Spirituelle et son but libérateur.